

Cours de philo 2 2018 – 2019

Qui est l'autre ?

	Pages
Plan du cours	1
Echauffement Quel est le rôle du philosophe ?	2
1. Platon, <i>La République</i>	
2. Nietzsche, <i>Par-delà le bien et le mal</i>	
Première partie L'altérité et la solitude	4
Ch. 1. La violence	
I Hobbes et la guerre de tous contre tous	4
II Hegel et la lutte pour la reconnaissance	6
III Marx et les classes sociales	9
IV Sartre et le voleur de monde	12
Ch. 2. Autrui comme objet de désir	15
I Sartre : capter la liberté de l'autre	
II Freud : l'autre comme objet pulsionnel	18
III. Lacan : le moi et l'autre comme fiction	19
Ch. 3. La séparation ontologique	23
I Kierkegaard : la quête de l'amour absolu	
II Heidegger : la dictature du "on"	25
III L'altérité comme hétérogénéité	27
Conclusion de la 1 ^{ère} partie	
Deuxième partie Coexister et aimer	28
Ch. 1 L'apparition de l'autre	
I Deleuze : autrui structure mon monde en profondeur	
II Levinas : l'épiphanie du visage.	30
III Henry : l'oubli de la subjectivité	32
Ch. 2 Entrer en relation	34
I Buber : les différentes formes de dialogue	
II Une éthique de la discussion : Jaspers et Habermas	36
Karl Jaspers	
Jürgen Habermas	38
Ch.3 L'amour	40
I Peut-on parler rationnellement d'amour ?	
II L'amour nécessite une ouverture à l'autre (R. Misrahi, <i>Qui est l'autre ?</i>) .	41
III Une conversion à la joie (R. Misrahi)	43
Lecture : Clément Rosset	
Première partie De L'existence	44
Deuxième partie De la folie	51
Troisième partie De la crapule	

TEXTES

0	Platon, <i>La République</i> , IV ^e S BC
00	Nietzsche, <i>Par-delà le bien et le mal</i> , 1886
1	Th. Hobbes, <i>Léviathan</i> , 1651
2a	Hegel, <i>Phénoménologie de l'Esprit</i> , 1807
b	Alexandre Kojève, <i>Introduction à la lecture de Hegel</i> , 1947
3	K. Marx, <i>Sur la Question juive</i> , 1843
4a	J.-P. Sartre, <i>L'être et le néant</i> , 1943
b	Le problème Le regard
5a	J.-P. Sartre, <i>Huis clos</i> , 1943
b	<i>Commentaire sur Huis clos</i> , 1964
6	J.-P. Sartre, <i>L'être et le néant</i> , 1943
7a	J. Lacan, <i>Le stade du miroir comme formateur...</i> 1949
b	<i>Discours de Rome : fonction et champ de la parole...</i> 1953
8	S. Kierkegaard, extraits
9	M. Heidegger, <i>Être et temps</i> , 1927
10a	G. Deleuze, <i>Logique du sens</i> , 1969
b	M. Tournier, <i>Vendredi ou les limbes du Pacifique</i> , 1967
11	E. Levinas, <i>Ethique et infini Dialogue avec Philippe Nemo</i> , 1982
12a	M. Henry, <i>Phénoménologie matérielle</i> , 1990
b	<i>Entretiens</i> , 2005
13	M. Buber, <i>Je et tu</i> , 1923
14	R. Misrahi, <i>Qui est l'autre ?</i> , 1999
15a	Parménide
b	V. Jankélévitch, <i>L'irréversible et la nostalgie</i> , 1974
16	J.-P. Sartre, <i>La nausée</i> , 1938

Echauffement : Quel est le rôle du Φ ?

Première partie : L'altérité et la solitude

Chapitre 1 : La violence

1. Hobbes et la guerre de tous contre tous
2. Hegel et la lutte pour la reconnaissance
3. Marx et les classes sociales
4. Sartre et le voleur de monde

Chapitre 2 : Autrui comme objet de désir

1. Sartre : capter la liberté de l'autre
2. Freud : l'autre comme objet pulsionnel
3. Lacan : le moi et l'autre comme fiction

Chapitre 3 : La séparation ontologique

1. Kierkegaard : la quête de l'amour absolu
 2. Heidegger : la dictature du "on"
 3. L'altérité comme hétérogénéité
- Conclusion de la première partie

Deuxième partie : Coexister et aimer

Chapitre 1 : L'apparition de l'autre

1. Deleuze : autrui structure mon monde en profondeur
2. Levinas : l'épiphanie du visage
3. Henry : l'oubli de la subjectivité

Chapitre 2 : Entrer en relation

1. Buber : les différentes formes de dialogue
2. Une éthique de la discussion : Jaspers et Habermas

Chapitre 3 : L'amour

1. Peut-on parler rationnellement d'amour ?
2. L'amour nécessite une ouverture à l'autre (R. Misrahi)
3. Une conversion à la joie (R. Misrahi)

Lecture : Clément Rosset

Qui est l'autre ? Lecture Clément Rosset

Principes de sagesse et de folie, 2004

Clément Rosset Philosophe français (1939 – 2018), enseigne à Montréal puis à Nice ; se destinait à la musique, mais découvre Nietzsche, Montaigne, Spinoza à 19 ans¹.

◇ Conception tragique et jubilatoire de la vie

Il s'agit de voir le côté "drôle" de l'existence : comment accepter ce que je suis ?

CL. ROSSET : Riez car la vérité est trop triste

◇ Volonté de démasquer les illusions sur la réalité

On ne sort pas du tragique, mais on peut en rire et démasquer ceux qui construisent des illusions (des "autres mondes") pour nous détourner du réel² ; ex. JP Sartre soulignait l'effondrement du christianisme, mais ensuite ce sera le tour du communisme, puis d'autres viendront, construisant d'autres idéologies/religions qui ne sont que des dédoublements du réel, alors qu'il faut aimer le réel tel qu'il est : refuser de nier la réalité, même si elle est intolérable (cf. Nietzsche). Pour Cl. Rosset, il n'y a pas d'arrière monde, il n'y a rien à côté du réel, qu'il faut affronter. Il se définit lui-même comme un chasseur d'illusions.

Première partie : De l'existence

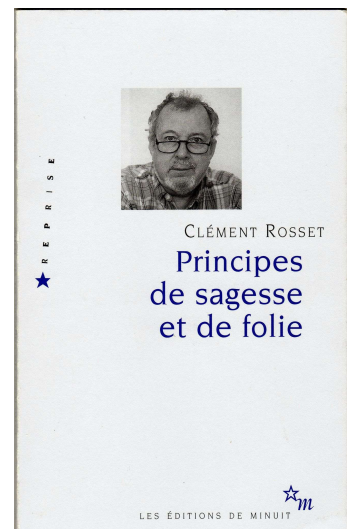
I. Parménide³

◇ "L'être est, le non-être n'est pas"

↳ erreur séduisante : forcer ce qui n'existe pas à exister

On dit habituellement que depuis Parménide on suspecte la réalité sensible ; mais en fait c'est Platon qui est à l'origine du courant idéaliste.

Cl. Rosset veut réhabiliter Parménide pour cette citation alors que tout le travail humain cherche à nier ce qui est pour faire exister ce qui n'est pas.



¹ Publie en 1961 (il a 21 ans !) *La philosophie tragique*

voir son entretien avec Pierre Dumayet : https://www.youtube.com/watch?v=JDcudFE_uBQ

² Cl. Rosset, *Le réel et son double*, 1976

voir l'entretien avec Laure Adler (et e.a. Michel Serres) en 1996 : <https://www.youtube.com/watch?v=7pfsGOFT7Zg>

³ Parménide, φ grec (Elée), V^e S. bc, *De la nature* (fragments)

voir en annexe, texte 15a : le poème de Parménide ; texte lacunaire, où l'on trouve de nombreuses traces de mythes (pas d'opposition entre μῦθος et λόγος)

§ 1 : Parménide oppose certitude et opinion (δόξα) : il faut apprendre à distinguer le vrai du faux

§ 2 : c'est l'axe de toute la pensée de Rosset : choisir le chemin de la vérité (l'être est) et rejeter l'erreur (le non-être n'est pas) ; mais la séduction est du côté de l'erreur, tandis que le chemin de la vérité est ardu ⇔ tentation de dédoubler le réel, de choisir l'illusion, l'erreur séduisante

§ 3 : la pensée et la raison sont associées à l'être

§ 4 : l'être est inengendré et impérissable, il n'a ni origine ni fin

Depuis Platon, on interprète que l'univers (le réel, l'être) est non créé, unique, intemporel. Rosset fait une autre lecture de Parménide (*infra*)

voir Clément Rosset, *Principes de sagesse et de folie* (PSF), p. 7

Cl Rosset veut montrer que peu d'humains se conforment à la seule réalité, y compris en philosophie : Platon, Augustin, Descartes, ... affirment que les apparences (le réel) sont trompeuses et que la vérité doit être cherchée non dans le réel, mais dans l'intelligible. Il critique aussi Hegel (rôle de l'Esprit). Rosset se pose en matérialiste : "ce qui est" est matériel. Rosset fait une lecture sartrienne¹ de Parménide : l'homme est condamné à la réalité.

◇ Il existe une réalité unique à affronter²

↳ difficultés intellectuelles
affectives

Pour Rosset, on pourrait s'arrêter à Parménide : le réel est, il ne faut pas aller au-delà
il existe une réalité unique à affronter, et à aimer

II. Tricher avec le maintenant

◇ Le passé et l'avenir = non-être (Bergson)

Ce qui était n'est plus = n'est pas.

Pour Parménide, le réel est maintenant ; or ce qui est dans le monde est dans l'impermanence
⇒ tendance à tricher.

Parménide trouve illogique que qqch vienne de rien ⇒ "ce qui est" est incréé, éternel. Parménide (selon Rosset³) ne parle pas de l'éternité de l'univers, mais du présent : le réel (= le présent) est incréé, il est tout entier dans le maintenant⁴.



1. L'irréversibilité du temps – Jankélévitch⁵

◇ Le retour manqué d'Ulysse

↳ courait à la recherche de son moi passé – ne rentre pas "chez lui"

Ulysse, après 20 ans de guerre et de voyage, retrouve Ithaque, sa femme et son fils, mais en fait il ne les retrouve pas... Tous les retours sont manqués : tout à changé, et d'abord lui-même, le passé est introuvable, la perte est définitive (⇒ nostalgie)

⇒ le retour dans l'espace est possible (Ithaque), mais pas dans le temps.

Dans l'espace, le "revenir" renverse l'"aller" : aller et retour se neutralisent, mais dans le temps, il est impossible de "dédevenir" : le dédevenir est encore un devenir, il n'y a pas de neutralisation possible.

Le présent est décevant < la temporalité a modifié les choses, ce dont il se souvient n'est plus

⇒ le réel est décevant

Tout voyage est ainsi une perte...

◇ Sentiment de nostalgie

¹ Cl. Rosset, *PSF*, p.11, ligne 6

² Cl. Rosset, *PSF*, p 12 : référence à Cioran (écrivain et ϕ d'origine roumaine, 1911–1995), connu pour son pessimisme (*De l'inconvénient d'être né*, 1973)

³ Cl. Rosset, *PSF*, p 17-18 : la lecture que Platon fait de Parménide nous piège

⁴ donc l'histoire est impossible...

⁵ Voir supra, p. 27

Vladimir Jankélévitch : ϕ français (1903 – 1985)
en annexe, texte 15b : *L'irréversible et la nostalgie*, 1974

2. Le refus du présent au nom du passé

CL. ROSSET : Sois l'ami du présent, le passé et le futur te seront donnés de surcroît.
Le réel et son double

On se rend compte de la valeur d'une chose quand on l'a perdue... et à ce moment elle n'est plus réelle¹.

◇ Contester l'être présent au nom d'un passé plus souhaitable

↳ "Et si ..." – "Ce n'est pas vrai !" – "Ça devrait être ..."

Cela apparaît (e.a.) dans les films, fictions, divertissements, sur un passé idéalisé, fantasmé : "c'était le bon temps". Mais c'est là l'expression de la détresse de la vie au présent...

Rosset donne l'exemple de Gêronte (Molière, *Les fourberies de Scapin*) : "Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?"² Cette question est inutile, mais elle lui permet de nier la réalité.

◇ Rosset oppose Parménide à Platon³

↳ l'éternel est le vrai
↳ Il faut résister à l'attrait du passé



Où est le vrai ?

Pour Platon, selon la lecture qu'il fait de Parménide, le vrai est dans l'éternel, l'immuable \iff ce sont les essences, les Idées.

Pour Rosset, Parménide place le vrai dans le présent : "ce qui est" est ce qui est présent ; le vrai = le réel = ce qui est matériel, ici et maintenant.

Il n'y a donc pas d'éternité du vrai, et il faut résister à l'attrait du passé, mais c'est difficile⁴

3. Le refus du présent au nom du futur⁵

◇ Illusion de la réalité certaine du futur

↳ Mais il y a tant à faire et vivre dans le présent

Illusion : le futur sera comme le présent, il y aurait une sorte d'éternité du présent ; mais le "il sera" ne sera que quand il sera devenu un "il est"
Cette illusion permet d'échapper au présent, mais le présent disparaît...

Ex.⁶ : ♦ justifier la guerre (la torture) présente au nom d'une paix future, or l'immoral (le mal) se joue au présent

- ♦ le Titanic : malgré la certitude technique qu'il va couler, pas d'évacuation "puisque le bateau est insubmersible" : nier le présent insupportable
- ♦ le réchauffement climatique : refuser le présent au nom d'un futur incertain
- ♦ voyance, horoscope : pourquoi un tel goût pour ces pratiques...

"définir"⁷ : délimiter, borner dans le temps et dans l'espace

Nostalgie et espoir sont les deux faces d'une même illusion

¹ Cl. Rosset, *PSF*, p.19 et 20

² Cl. Rosset, *PSF*, p. 22 à 24

³ Cl. Rosset, *PSF*, p. 23 (L'argument...)

⁴ Ex. : le processus de deuil (déli, faire "comme si"), la rupture amoureuse (Rosset, *PSF*, p. 29-30, Carmen et don José), les politiques conservatrices (le présent doit être comme le passé, éternel et identique)
contra: goût de la nostalgie, Lamartine, *Le lac*

⁵ Cl. Rosset, *PSF*, p.30 ss

⁶ Cl. Rosset, *PSF*, p.32

⁷ Cl. Rosset, *PSF*, p.34

III. Le sentiment de l'existence

Différence entre "il y a un arbre" et "l'arbre existe"¹



1. Ordinairement l'existence se cache

◇ Sentiment étrange (nausée) quand l'existence apparaît

D'habitude, on vit dans un monde d'objets avec lesquels on a un rapport d'utilité (chaise, stylo, ...), sans se poser la question de leur existence ("la chaise existe")

Au-delà de leurs différences, tous ces objets ont en commun d'exister \implies surgit la question : "mais pourquoi cette existence ?" (cf. Heidegger : pourquoi qqch plutôt que rien ?)

\implies contingence de l'être, qui n'a pas de sens
tout est en trop, sans réelle utilité, sans signification, sans fondement

Mais la question du philosophe est saugrenue et inappropriée : on ne peut pas jouer au tennis si on s'interroge sur l'existence de la raquette, tout devient étrange, "c'est fou, quand on y pense"

Là se trouve une différence entre l'homme et l'animal : l'animal participe au monde sans question

◇ Sartre² ♦ description phénoménologique de l'existence

- ♦ exister, c'est vivre la contingence³ \implies être-là gratuit des choses
- ♦ amusement puis lourdeur

Commentaires du texte 16. JPS *La Nausée*

§ 1 : expérience phénoménologique universelle : ressentir sa salive

§ 2 : idem pour la main : décrire ce qui apparaît à la conscience puis prendre conscience que c'est étrange

Capacité de rire avec ce qui est (main-crabe, main-poisson), ce qui est le choix de Rosset (jubilation) >< Sartre (nausée, "à la longue c'est intolérable")

§ 3 : JPS : expérience pénible \implies j'essaie de ne pas y penser, mais c'est impossible ; et en plus, j'en suis responsable

JPS et Descartes arrivent à la même conclusion (certitude de la pensée), par des chemins différents :

Descartes : je doute \implies je pense = certitude

JPS : expérience phénoménologique (décrire ce qui vient à la conscience) et constat : je ne peux pas ne pas penser. Même le divertissement (tentative de fuite) ne permet pas d'échapper à la contrainte de la pensée

§ 4 : JPS : si j'existe, c'est pq j'ai horreur d'exister

paradoxe : le dépressif a plus conscience d'exister que le joueur de tennis.

Ce § est une sorte de confession, de journal intime < dégoût de l'existence

L'existence se révèle lors d'un pas de côté : tant qu'on est dans l'action, on ne s'en rend pas compte

§ 5 : On ne peut que constater l'existence (les existants), jamais la déduire

Tricher = inventer la nécessité (Dieu, cause de lui-même)

Pour JPS, l'existence génère un sentiment de lourdeur, ce que rejette C. Rosset⁴

¹ Cl. Rosset, *PSF*, p.34

² Voir en annexe, texte 16 : JPS, *La Nausée*

³ contingence : ce qui est pourrait ne pas être (\neq nécessaire : ce qui doit être, ce qui ne peut pas ne pas être)
< il n'y a pas de dieu, pas de justification, tout est contingent (>> absurde)

⁴ Cl. Rosset, *PSF*, p. 36

2. Valorisation de l'irréel chez Heidegger, Rousseau et Sade

◇ Heidegger¹ : différencier Être et étant

L'Être est la condition de possibilité des étants, "qqch" au-delà des étants présents, sorte de source "mystique", ne faisant pas partie des étants.

Heidegger déplace le regard des étants (empiriques) vers l'Être, accessible par la pensée pure ; "la science ne pense pas", elle étudie les étants, elle nous présente un réel épuisé (elle croit "faire le tour", épuiser la totalité de ce qui est) et renonce à faire apparaître l'Être : elle ne répond pas à la question fondamentale "pourquoi y a-t-il qqch plutôt que rien ?"

Dans nos vies, nous passons d'un étant à l'autre, nous cherchons à expliquer sans penser, nous sommes englués dans les étants.

Accéder à l'Être se fait par l'expérience de l'angoisse, la déréluction, l'indifférence aux étants, par une subjectivité de la pensée (le Dasein, berger de l'Être) ; mais cela implique aussi l'existence des étants (l'Être est la condition de possibilité des étants) ; la véritable pensée, pour Heidegger, est une sorte de méditation, qui ne cherche pas l'utilitaire, qui est dégagée des étants et de tout calcul ; c'est une attente de l'Être, qui se manifeste alors à la conscience, en dehors de tous les étants : l'Être attend d'être pensé ; pour Heidegger, il faut habiter le monde, pas l'utiliser.

Cl. Rosset se moque de tout cela, l'Être est superflu ; exister c'est *hic et nunc* (parmi les étants) ; il n'y a pas d'Être derrière les étants, il n'y a que des étants ; pour Rosset, c'est dédoublement du réel (Être/étants)

◇ Rousseau² : dissocier le plaisir de la pure existence – les plaisirs particuliers de la vie

Malgré un bon début, Rousseau, selon Rosset, se fourvoie : il dénonce les petits plaisirs triviaux et préfère l'existence éthérée, "purifiée", c.à.d. dépouillée des choses du présent : il veut aimer la réalité en niant la réalité, il se coupe de ce qui est

◇ Sade³ : Dieu n'existe pas + haine de Dieu

Pour Rosset, Sade délire : haïr un Dieu "qui n'existe pas", c'est lui accorder une existence.

De même, il souligne la "schizophrénie" des stoïciens, qui préconisent d'aimer l'ordre du monde et de rejeter les passions pour les choses du monde

= refuser ce qui est pour qqch qui n'est pas !

Pour Rosset, il faut se fondre dans le réel



¹) Cl. Rosset, *PSF*, p. 36 et 37

Sur Heidegger, voir le cours "La force de l'habitude" (2016 – 2017), p. 26 et 27

²) Cl. Rosset, *PSF*, p. 37

³) Cl. Rosset, *PSF*, p. 38

IV. Trois manières d'appréhender le réel

1. La nausée¹

- ◇ Existence est inévitable → impuissance
- ◇ Mal de mer → désir d'extinction

Impuissance face à la contingence de ce qui est, et néanmoins de sa nécessité, puisque cela est
⇒ nausée

Illustration : tout devient insupportable ET inévitable, comme le mal de mer
de même le dépressif éprouve un dégoût, quelles que soient les circonstances
Hergé, *L'étoile mystérieuse*, "Faites comme vous voudrez et laissez-moi mourir"



Idée de trop-plein, d'en-trop ⇒ nausée

2. La jubilation²

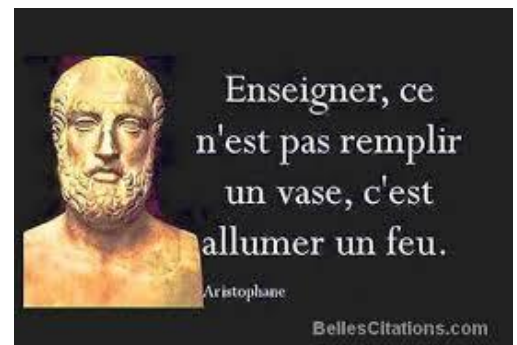
- ◇ Joie de la contingence → cadeau
- ◇ Aristophane, *La Paix*, V^e S. bc

L'existence est en trop, c'est donc un cadeau ; le constat est le même que pour la nausée, mais l'orientation est toute différente (peut-être une clé du bonheur ?)

Ainsi Aristophane³ propose une jubilation de l'existence : tout est source de joie, même la pluie, qui permet de ne pas travailler : c'est l'attitude qui est déterminante

Carpe diem, hédonisme, jouissance au présent du réel, ne rien désirer de plus que ce qui est présent, dégustation du laisser-vivre : mon désir est comblé, je ne désire rien d'autre (≠ stoïcisme, renoncement au désir)
= délectation du moment présent = la joie

Le trop-plein est cette fois vécu comme un cadeau
⇒ dimension affective, subjective de la vision du monde



¹) Cl. Rosset, *PSF*, p. 39-40, p. 42

²) Cl. Rosset, *PSF*, p. 43 à 46

³) Cl. Rosset, *PSF*, p. 45 et 46

3. La surprise

- ◇ Existence insolite¹ → comique

L'insolite provient de l'en-trop, de l'étrange, comme s'il y avait une erreur dans le paysage (ci-contre) ou dans le personnage (ci-dessous) : survenue dans le monde de ce qui ne devrait pas être là

Mais en fait toute l'existence est en trop

- ◇ La musique exprime la musique

↳ **L'existence échappe aux procédures d'identification²**

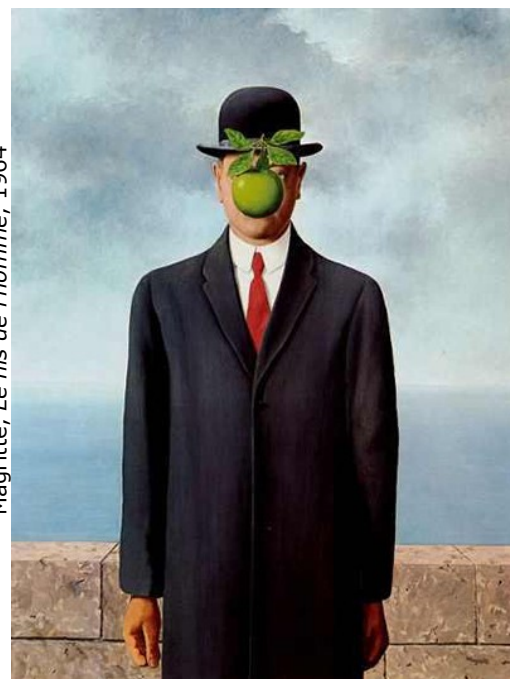
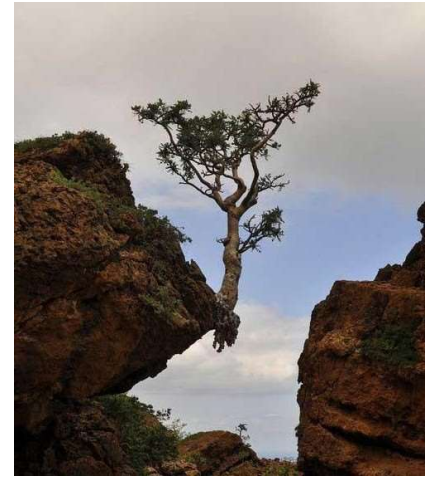
Ce qui exprime le mieux cet insolite, c'est la musique : elle est à la fois familière (on l'entend partout et tout le temps) et déconcertante < elle ne se laisse ranger dans aucune catégorie, on ne peut la classer

Pour Rosset³, la musique ne ressemble à rien qu'à la musique ; il refuse l'interprétation romantique de la musique (qui exprimerait les sentiments) ou celle de Nietzsche ou de Schopenhauer⁴ (la musique comme remède à nos maux) : la musique n'exprime qu'elle-même, c'est un art à part, d'une autre nature ⇒ étrangeté

La musique (l'existence) n'existe que pour la musique (l'existence) et pour RIEN d'autre : les choses qui existent sont indifférentes aux (sentiments des) hommes : rien ne justifie l'existence.

Identification : pour Derrida, chaque mot porte la trace des autres, il n'y a de sens qu'en faisant référence aux autres. Aucune identité n'est définitive, il n'y a pas de "définition" définitive. Pour donner du sens à un concept, il faut faire référence à ce qui en lui relève de la permanence, de la continuité, mais aussi à ce qui le différencie (ex. : une table est une surface plane,... mais aussi une table ≠ une chaise)

Cette démarche de différenciation est impossible pour l'existence (l'être) : son énoncé est purement tautologique, il n'y a ni "permanence", ni "différence" ⇒ on ne peut la comparer à rien, ni la différencier de rien.



Magritte, Le fils de l'homme, 1964

¹) Cl. Rosset, *PSF*, p. 49

²) Cl. Rosset, *PSF*, p. 53, bas de page

³) Cl. Rosset, *PSF*, p. 51-52

⁴) Néanmoins, Schopenhauer a bien perçu le côté singulier de la musique (Cl. Rosset, *PSF*, p. 53)

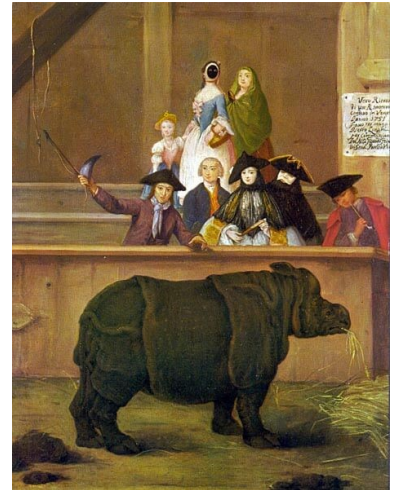
V. Le miroir animal¹

◇ L'animal existe pour exister

Dans le tableau de Longhi, *Le rhinocéros*, 1771, un animal est là, désespérément là ; des gens – masqués – viennent le voir pour s'en différencier : tout est cloisonné (bonne société/muret/animal) ; au fond, nous sommes des animaux, mais nous passons notre vie à nier cette proximité ("nous, nous ne sommes pas comme ça").

L'animal est affairé à rien², il existe pour exister.

A la différence/ressemblance de l'homme qui se considère comme plus sophistiqué, alors qu'il n'est que futile et bavard.



◇ Miroir pour l'homme : charmant – répugnant – primitif

Il y a une attirance pour l'animal quand il est un substitut au petit (d') homme ; il figure l'homme avant la corruption (le bon sauvage de Rousseau), une harmonie avec la nature (naïveté, bonté naturelle). C'est pourquoi on s'identifie au bébé phoque et pas à la limace !



Mais il y a répugnance quand l'animal est agressif, violent, sale, quand il défend son territoire : "tu manges comme un cochon"

La sexualité animale nous choque parce qu'elle renvoie à la nôtre³ : "faire l'amour comme une bête".



◇ L'animal renvoie l'homme à sa nature

↳ refus de cette animalité par les religions et les idéologies

La sexualité est une manifestation animale, sans les "accessoires culturels" (les couverts pour manger, les WC pour déféquer) qui permettent d'occulter notre animalité

⇒ il est impossible d'y nier notre animalité

⇒ sexualité bridée par les religions et les idéologies⁴ : la chasteté est une façon de nier notre animalité, notre réalité ; se refuser soi-même = refuser le réel

De même, la morale : refuser ce qui est au nom de ce qui devrait être

◇ Rosset propose d'accueillir notre animalité puis de montrer nos sophistications⁵

Il propose de reconnaître que nous sommes des animaux, mais plus sophistiqués (ex. : amour courtois, érotisme,...), d'accepter que les différences ne sont pas si grandes.

C'est d'ailleurs à cause de cette proximité que les religions, morales, idéologies,... condamnent ce qui en l'homme relève de l'animalité.

¹) Cl. Rosset, *PSF*, p. 56, et surtout p. 100-104

²) Voir les nombreuses vidéos de chats qui courent après leur queue (<https://www.youtube.com/watch?v=c-921U2PvBg>)
Ainsi le coq qui chante = "je suis là" = redondance

³) Cl. Rosset, *PSF*, p. 101

⁴) Cl. Rosset, *PSF*, p. 102

⁵) Cl. Rosset, *PSF*, p. 103

Deuxième partie : De la folie

I. Folie dure et folie douce¹

- ◇ Trois sortes de délire en philosophie
- ◆ hallucination
 - ◆ interprétation
 - ◆ imagination
- ↓
- troubles du contenu de la pensée

En ψ , le délire consiste à percevoir, imaginer, interpréter un contenu différent de ce que la norme perçoit, imagine, interprète.

L'hallucination est une véritable perception, comme entendre des voix (schizophrénie)

L'interprétation délirante d'une situation donne des sens "cachés" à des faits anodins (paranoïa)

L'imagination est proche de ce que Rosset appelle la folie douce : on imagine qqch et on finit par y croire (monde des "esprits", univers fictionnel, miracles,...)

Ex. : Balzac, mourant : "Bianchon², lui, me guérirait"

Rosset distingue la folie dure (hallucination) et la folie douce (interprétation, imagination) qui consiste à préférer ce qui n'existe pas à ce qui existe (jeux-vidéo, fictions,...) ; cette folie douce est très répandue : rêverie, goût de l'imaginaire, romantisme.



- ◇ Mais aussi goût romantique pour l'irréel → erreur commune³

↓

dévalorisation de l'ici et maintenant

Rosset se rapproche ici de Montaigne : la "folie douce" est "la plus commune des humaines erreurs" : narcissisme, mégalomanie,...

Rosset condamne volontiers le romantisme.

- ◇ Platon serait le fondateur de cette folie douce en philosophie

↳ le monde des Idées plus vrai que le sensible
l'existence vraie est autre que matérielle

PLATON : Il faut que ce qui n'existe pas existe quelque part ou de quelque façon
Le Sophiste

Pour Clément Rosset, Platon trahit Parménide ; il s'agit d'un délire par imagination, un rejet de ce monde-ci. Platon ne nie pas la réalité, il la déplace dans un ailleurs imaginaire⁴.

¹ Cl. Rosset, *PSF*, p. 61

² Horace Bianchon : médecin, personnage (fictionnel) de *La Comédie humaine*

³ Cl. Rosset, *PSF*, p. 61-62

⁴ Cl. Rosset, *PSF*, p. 70, § ; et p. 71

II. Le désir de l'irréel¹

1. Pourquoi cet attrait ?

◇ Manque d'appétit pour ce monde

J.-P. Sartre, *EN* : ce qui est présent nous est imposé, donc pas souhaitable \implies le désir se déplace vers ce qu'on n'a pas (l'autre), et surtout vers ce qu'on ne peut avoir.
Ma liberté est dans le Néant, pas dans l'Être (qui m'est imposé).

◇ Le désir de l'objet imaginaire² est sans fin car irréalisable

Nous préférons les fruits imaginaires à ceux qui se mangent
 \implies satiété impossible, épuisement du désir.

Travail (philosophique) nécessaire : désirer ce qui est
 \implies contentement et joie

Apprendre à vivre = apprendre à aimer le réel, le déjà-là
Contra : la société de consommation, qui utilise le mécanisme du désir insatiable

= captation du désir \implies soumission au désir/manque
= autre forme de délire : l'addiction

L'addiction s'accompagne de souffrance (toxicomanie)

\implies la consommation du produit n'est plus source de bonheur, seul le manque l'emporte

Le désir est capté vers les objets de consommation
 \implies épuisement du désir, qui perd son sens

Ex. : notre désir d'amitié (naturel et nécessaire selon Epicure) est absorbé et détourné vers un objet de consommation

\implies perte du sens de l'existence, nihilisme (passer d'un objet à un autre, sans intérêt)
désinvestissement de la sphère publique (laissez-moi consommer et fichez-moi la paix !)

Duane Hanson, *Supermarket lady*, 1970



2. Un contentement inaccessible

◇ Christian Arnsperger³, *Critique de l'existence capitaliste*, 2005

- ◆ désir de choses irréelles qui n'apportent pas la satisfaction
- ◆ l'angoisse fait vendre

Pour Arnsperger, les problèmes de la société capitaliste ne sont pas techniques mais existentiels (pollution, déshumanisation des rapports humains,...), en rapport avec la nature humaine.

Nous croyons être heureux en consommant, mais c'est l'inverse. Pourquoi ?

La publicité crée des choses irréelles (Coca = amitié, Jupiler = virilité, crème Nestlé = amour maternel,...) qui, sitôt achetées, génèrent une déception post-achat pour que le consommateur continue de désirer = destruction de toute possibilité de satisfaction.



¹ Cl. Rosset, *PSF*, p. 71, l. 8

² Voir le rôle de l'imaginaire dans la séduction : besoin de mystère, fantasmes,... pour attiser le désir

³ Ch. Arnsperger : économiste et ϕ né en Allemagne, en 1966, prof à l'UCL et à Lausanne;
Critique de l'existence capitaliste, 2005
Ethique de l'existence post-capitaliste, 2009
Voir le cours "Philosophie de l'économie" (2015-2016), pages 17 à 20 ; et pages 48 à 50

Ce processus, par ailleurs soutenu par le pouvoir politique, produit un consommateur (toujours) malheureux, angoissé par rapport à l'image de soi, mais pas trop \implies fait acheter/vendre.

Ex. : succès des contrefaçons < il s'agit d'acheter une apparence (la marque) et pas le réel du produit = acheter de l'image/imaginaire
= folie douce

- ◇ **Bernard Stiegler**¹ : destruction du sens du désir \longrightarrow oscillation entre envie et ennui
 \searrow perte du sentiment d'exister

STIEGLER : Le nouveau prolétaire, condamné à consommer, c'est-à-dire soumis à la subsistance qui est par ailleurs sans cesse complexifiée par la création continue de besoins nouveaux, s'épuise à découvrir que plus il consomme, plus il est frustré, et plus il perd le sentiment d'exister

Uniformisation du désir par le marketing : le désir n'est plus singulier (j'ai envie de...) mais imposé de l'extérieur (vous avez besoin de... voyages, TV, smartphone,...)

Cette standardisation du désir l'épuise
Cf. Spinoza qui distingue les désirs qui émanent de nous-mêmes (nécessaires, individuels) et les désirs imposés de l'extérieur (contraints)

La captation du désir (et son asphyxie) crée une société de désinvestissement de soi, où les individus sont épuisés : fatigue physique et existentielle, addiction à la consommation² (ex. : notre exaspération quand la TV est en panne)

Michel Serres et Bernard Stiegler



3. Le corps ne se trompe pas³

- ◇ Désir de ce qui est présent

Pour Rosset, contre Platon et Descartes, c'est le corps qui a raison : il désire le présent (la nourriture quand il a faim, ...), toujours dans l'ici et le maintenant. Suivant en cela Montaigne, il affirme que c'est au corps de s'imposer.

A noter⁴ la contradiction interne : Rosset dénonce le dualisme et s'affirme résolument matérialiste. Néanmoins il introduit ici un nouveau dualisme, double inversé de celui de Descartes et Platon : le corps doit dominer l'esprit.
Quid donc de sa métaphysique ?

¹ B. Stiegler: ϕ français né en 1952; fait 5 ans de prison pour braquage, y étudie la ϕ (doctorat avec Derrida); se présente comme freudo-marxiste; *nous avons quitté le capitalisme productiviste pour un capitalisme consumériste Pour une nouvelle critique de l'économie politique*, 2009
Voir le cours "Philosophie de l'économie" (2015-2016), pages 44 et 45

² Voir *supra*, p.53

³ Cl. Rosset, *PSF*, p. 73 (< C'est le corps qui...)

⁴ Cl. Rosset, *PSF*, p. 74 (< L'imagination...)

III. Le miroir de la mort¹

- ◇ Indécence du cadavre → nous rappelle que nous sommes des corps

Le cadavre est le symbole/la caricature de ce que nous sommes : nous ne sommes que des corps (Lucrèce)

La tête de mort nous renvoie à une forme d'universel : toutes se ressemblent.

C'est gênant, indécent ⇒ on veut le cacher : on ne montre plus le corps mort²

- ◇ Refus de s'identifier à la "dépouille" → un fantôme nous définit

Dépouille³ (< dépouiller : enlever) qqch a été enlevé : l'âge, le langage, la culture ; mort, je suis une simplification de moi-même, réduit à un corps (mais nous refusons que ce corps soit nous [voir l'expression "il n'est plus là"])

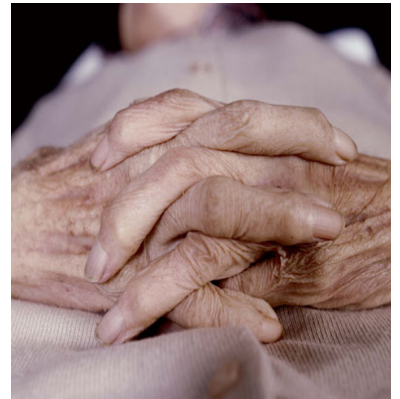
Ce qui a disparu quand ne subsiste que la dépouille, c'est un fantôme.

Corps + fantôme = moi vivant

Ironie⁴ : où est passé ce qqch d'invisible qui me différencie du cadavre ? C'est un fantôme !

Donc, les fantômes (les âmes) existent ! C'est la nécessité logique de notre refus du réel, de notre fuite face à la mort⁵

Andres Serrano, *The Morgue*, 1985



IV. Trois passions de l'irréel

1. L'avarice

- ◇ Détacher l'argent du réel⁶

Amasser de l'argent sans le dépenser = le détacher de ses possibilités

⇒ préférer l'imaginaire au réel que produirait l'argent réalisé dans l'achat



2. La jalousie

- ◇ Vouloir ce que l'on n'a pas⁷

3. L'exploit sans intérêt

- ◇ Record⁸, collection, prouesse pour s'oublier



¹ Cl. Rosset, *PSF*, p. 105

² Chez nous... Au Mexique, c'est l'inverse

³ Cl. Rosset, *PSF*, p. 106 (< La tête de mort...)

⁴ Cl. Rosset, *PSF*, p. 110

⁵ Cf. la stratégie de fuite : "là où il est..." alors que clairement "il est là, mort dans son cercueil"

⁶ Cl. Rosset, *PSF*, p. 75 (< L'avarice...) et 76 (Mais l'avare...)

⁷ Cl. Rosset, *PSF*, p. 79, dernier § ; jalousie, ici, ~ envie

⁸ Cl. Rosset, *PSF*, p. 80, dernier §

Voir le film de Benoit Mariage, *Les convoyeurs attendent*, 1999 : <https://www.youtube.com/watch?v=P8LCjUWihE>
Roger (Benoit Poelvoorde) aspire à un avenir meilleur et se met en tête de faire accomplir à son fils un exploit pour entrer dans le *Livre des records* et gagner une voiture : ouvrir et fermer une porte plus de 40 000 fois en 24 heures !

Troisième partie : De la crapule

I. L'utilisation crapuleuse du non-être¹

◇

¹ Cl. Rosset, *PSF*, p. 84

Texte 15a

Le poème de Parménide (extraits), V^{ème} s. BC



La Déesse me reçoit avec bienveillance prend de sa main ma main droite et m'adresse ces paroles : "Enfant, qu'accompagnent d'immortelles conductrices, que tes cavales ont amené dans ma demeure, sois le bienvenu; ce n'est pas une mauvaise destinée qui t'a conduit sur cette route éloignée du sentier des hommes; c'est la loi et la justice. Il faut que tu apprennes toutes choses, et le cœur fidèle de la vérité qui s'impose, et les opinions humaines qui sont en dehors de la vraie certitude. Quelles qu'elles soient, tu dois les connaître également, et tout ce dont on juge, il faut que tu puisses en juger, passant toutes choses en revue.

Allons, je vais te dire et tu vas entendre quelles sont les seules voies de recherche ouvertes à l'intelligence; l'une, que l'être est, que le non-être n'est pas, chemin de la certitude, qui accompagne la vérité; l'autre, que l'être n'est pas: et que le non-être est forcément, route où je te le dis, tu ne dois aucunement te laisser séduire.

Tu ne peux avoir connaissance de ce qui n'est pas, tu ne peux le saisir ni l'exprimer; car le pensé et l'être sont une même chose. Il faut penser et dire que ce qui est; car il y a être : il n'y a pas de non-être; voilà ce que je t'ordonne de proclamer. Je te détourne de cette voie de recherche où les mortels qui ne savent rien s'égarer incertains; l'impuissance de leur pensée y conduit leur esprit errant: ils vont sourds et aveugles, stupides et sans jugement; ils croient qu'être et ne pas être est la même chose et n'est pas la même chose; et toujours leur chemin les ramène au même point. Jamais tu ne feras que ce qui n'est pas soit; détourne donc ta pensée de cette voie de recherche; que l'habitude n'entraîne pas sur ce chemin battu ton œil sans but, ton oreille assourdie, ta langue; juge par la raison de l'irréfutable condamnation que je prononce.

Il n'est plus qu'une voie pour le discours, c'est que l'être soit; par là sont des preuves nombreuses qu'il est inengendré et impérissable, universel, unique, immobile et sans fin. Il n'a pas été et ne sera pas; il est maintenant tout entier, un, continu. Car quelle origine lui chercheras-tu ? D'où et dans quel sens aurait-il grandi? De ce qui n'est pas? Je ne te permets ni de dire ni de le penser; car c'est inexprimable et inintelligible que ce qui est ne soit pas. Quelle nécessité l'eût obligé plus tôt ou plus tard à naître en commençant de rien? Il faut qu'il soit tout à fait ou ne soit pas."

15b Vladimir Jankélévitch, *L'irréversible et la nostalgie*, 1974.

Le voyageur revient à son point de départ, mais il a vieilli entre-temps ! [...] S'il c'était agi d'un simple voyage dans l'espace, Ulysse n'aurait pas été déçu; l'irréversible, ce n'est pas que l'exilé ait quitté la terre natale: l'irréversible, c'est que l'exilé ait quitté cette terre natale il y a vingt ans. L'exilé voudrait retrouver non seulement le lieu natal, mais le jeune homme qu'il était lui-même autrefois quand il l'habitait. [...]

Ulysse est maintenant un autre Ulysse, qui retrouve une autre Pénélope... Et Ithaque aussi est une autre île, à la même place, mais non pas à la même date; c'est une patrie d'un autre temps. L'exilé courait à la recherche de lui-même, à la poursuite de sa propre image et de sa propre jeunesse, et il ne se retrouve pas. Et l'exilé courait aussi à la recherche de sa patrie, et maintenant qu'elle est retrouvée il ne la reconnaît plus.



Ulysse, Pénélope, Ithaque : chaque être, à chaque instant, devient par altération un autre que lui-même, et un autre que cet autre. Infinie est l'altérité de tout être, universel le flux insaisissable de la temporalité. C'est cette ouverture temporelle dans la clôture spatiale qui passionne et pathétise l'inquiétude nostalgique. Car le retour, de par sa durée même, a toujours quelque chose d'inachevé : si le Revenir renverse l'aller, le « dédevenir », lui, est une manière de devenir; ou mieux: le retour neutralise l'aller dans l'espace, et le prolonge dans le temps ; et quant au circuit fermé, il prend rang à la suite des expériences antérieures dans une futurition¹ ouverte qui jamais ne s'interrompt: Ulysse, comme le Fils prodigue, revient à la maison transformé par les aventures, mûri par les épreuves et enrichi par l'expérience d'un long voyage. [...]

Mais à un autre point de vue le voyageur revient appauvri, ayant laissé sur son chemin ce que nulle force au monde ne peut lui rendre : la jeunesse, les années perdues, les printemps perdus, les rencontres sans lendemain et toutes les premières-dernières fois perdues dont notre route est semée.

¹ futurition : état que qqch pourrait avoir dans le futur

Texte 16 Jean-Paul Sartre, *La nausée*, 1938.

J'existe. C'est doux, si doux, si lent. Et léger : on dirait que ça tient en l'air tout seul. Ça remue. Ce sont des effleurements partout qui fondent et s'évanouissent. Tout doux, tout doux. Il y a de l'eau mousseuse dans ma bouche. Je l'avale, elle glisse dans ma gorge, elle me caresse - et la voilà qui renaît dans ma bouche, j'ai dans la bouche à perpétuité une petite mare d'eau blanchâtre - discrète - qui frôle ma langue. Et cette mare, c'est encore moi. Et la langue. Et la gorge, c'est moi.

Je vois ma main, qui s'épanouit sur la table. Elle vit - c'est moi. Elle s'ouvre, les doigts se déploient et pointent. Elle est sur le dos. Elle me montre son ventre gras. Elle a l'air d'une bête à la renverse. Les doigts, ce sont les pattes. Je m'amuse à les faire remuer, très vite, comme les pattes d'un crabe qui est tombé sur le dos. Le crabe est mort: les pattes se recroquevillent, se ramènent sur le ventre de ma main. Je vois les ongles - la seule chose de moi qui ne vit pas. Et encore. Ma main se retourne, s'étale à plat ventre, elle m'offre à présent son dos. Un dos argenté, un peu brillant - on dirait un poisson, s'il n'y avait pas les poils roux à la naissance des phalanges. Je sens ma main. C'est moi, ces deux bêtes qui s'agitent au bout de mes bras. Ma main gratte une de ses pattes, avec l'ongle d'une autre patte; je sens son poids sur la table qui n'est pas moi. C'est long, long, cette impression de poids, ça ne passe pas. Il n'y a pas de raison pour que ça passe. A la longue, c'est intolérable... Je retire ma main, je la mets dans ma poche. Mais je sens tout de suite, à travers l'étoffe, la chaleur de ma cuisse. Aussitôt, je fais sauter ma main de ma poche; je la laisse pendre contre le dossier de la chaise. Maintenant, je sens son poids au bout de mon bras. Elle tire un peu, à peine, mollement, moelleusement, elle existe. Je n'insiste pas: ou que je la mette, elle continuera d'exister et je continuerai de sentir qu'elle existe; je ne peux pas la supprimer, ni supprimer le reste de mon corps, la chaleur humide qui salit ma chemise, ni toute cette graisse chaude qui tourne paresseusement comme si on la remuait à la cuiller, ni toutes les sensations qui se promènent là-dedans, qui vont et viennent, remontent de mon flanc à mon aisselle ou bien qui végètent doucement, du matin jusqu'au soir, dans leur coin habituel.

Je me lève en sursaut: si seulement je pouvais m'arrêter de penser, ça irait déjà mieux. Les pensées, c'est ce qu'il y a de plus fade. Plus fade encore que de la chair. Ça s'étire à n'en plus finir et ça laisse un drôle de goût. Et puis il y a les mots, au-dedans des pensées, les mots inachevés, les ébauches de phrases qui reviennent tout le temps: "Il faut que je fini... J'ex... Mort... M. de Roll est mort... Je ne suis pas... J'ex..." Ça va, ça va... et ça ne finit jamais. C'est pis que le reste parce que je me sens responsable et complice. Par exemple, cette espèce de ruminant douloureuse: j'existe, c'est moi qui l'entretiens. Moi. Le corps, ça vit tout seul, une fois que ça a commencé. Mais la pensée, c'est moi qui la continue, qui la déroule. J'existe. Je pense que j'existe. Oh! le long serpent, ce sentiment d'exister - et je le déroule, tout doucement... Si je pouvais m'empêcher de penser! J'essaie, je réussis : il me semble que ma tête s'emplit de fumée... et voilà que ça recommence : "Fumée... ne pas penser... Je ne veux pas penser... Je pense que je ne veux pas penser. Il ne faut pas que je pense que je ne veux pas penser. Parce que c'est encore une pensée." On n'en finira donc jamais?

Ma pensée, c'est moi: voilà pourquoi je ne peux pas m'arrêter. J'existe par ce que je pense... et je ne peux pas m'empêcher de penser. En ce moment même - c'est affreux - si j'existe, c'est parce que j'ai horreur d'exister. C'est moi, c'est moi qui me tire du néant auquel j'aspire: la haine, le dégoût d'exister, ce sont autant de manières de me faire exister, de m'enfoncer dans l'existence. Les pensées naissent par derrière moi comme un vertige, je les sens naître derrière ma tête... si je cède, elles vont venir la devant, entre mes yeux - et je cède toujours, la pensée grossit, grossit, et la voilà, l'immense, qui me remplit tout entier et renouvelle mon existence. (...) Je suis, j'existe, je pense donc je suis; je suis parce que je pense, pourquoi est-ce que je pense? je ne veux plus penser, je suis parce que je pense que je ne veux pas être, je pense que je... parce que... pouah!

L'essentiel c'est la contingence. Je veux dire que, par définition, l'existence n'est pas la nécessité. Exister, c'est être là, simplement ; les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire. Il y a des gens, je crois, qui ont compris ça. Seulement ils ont essayé de surmonter cette contingence en inventant un être nécessaire et cause de soi. Or, aucun être nécessaire ne peut expliquer l'existence : la contingence n'est pas un faux-semblant, une apparence qu'on peut dissiper ; c'est l'absolu, par conséquent la gratuité parfaite. Tout est gratuit, ce jardin, cette ville et moi-même. Quand il arrive qu'on s'en rende compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter.

